



DIEPPE DANS LES ŒUVRES DU MUSÉE

FICHE DÉCOUVERTE

Un peu d'histoire : cette œuvre acquise par le musée en 1998, représente un endroit de Dieppe qui fut sujet à de larges transformations au XIXe siècle. La ville de Dieppe est en pleine mutation. En effet, les fortifications de la ville sont en train de tomber à cette époque et celle-ci commence à s'ouvrir vers un estran qui va revêtir une importance inédite avec la pratique des bains de mer. Notre repère est ici le château, visible en arrière-plan, et la tour Saint Rémy qui surplombe la fontaine. Dans cette partie de la ville, les fortifications subsistent encore, la muraille qui se dresse sur la partie gauche du tableau en témoigne. La rue Toustain n'est pas encore percée (elle le sera en 1880), et la porte de la Barre qui autrefois accueillait l'octroi, c'est à dire le droit pour les marchands d'entrer en ville moyennant une taxe, est traitée par Stanfield à la manière d'une place publique paisible et cependant animée. L'œuvre représente les confins ouest de la ville et une activité commerciale semble prospérer, certainement parce que nous nous situons à un endroit stratégique de la cité : c'est précisément ici que les voyageurs venant de Rouen et de Paris arrivent par la route. La fontaine offrait aux riverains une eau venant des sources de Saint-Aubin-sur-Scie, est le lieu de rencontres que l'artiste a mises en scène et qui sont autant d'informations intéressantes sur un site qui fut profondément modifié depuis.



William Clarkson Stanfield, *La porte de la Barre à Dieppe, 1838.*

L'œuvre : à l'image de nombreux anglais, Stanfield a parcouru les côtes de Normandie en cette première moitié du XIXe siècle, à la recherche du pittoresque, conception esthétique très en vue Outre-Manche à ce moment.

Il s'agit en effet pour ces artistes de saisir au hasard de leur périple, les détails d'un petit peuple au travail dans son univers quotidien, mais ô combien exotique pour les étrangers.

Souvent ébauchées sous forme de dessins et reprises en ateliers, ces mises en scène privilégiaient l'architecture et les traditions populaires. Leur composition bien souvent conventionnelle laissait une place non négligeable au ciel, puis au décor (panorama, architecture). Enfin, au premier plan, une scène de genre apportait à l'œuvre une dimension anecdotique. Bien que sans doute retravaillée sur la toile, cette porte de la Barre en 1838 qui illustre bien cette recherche esthétique du pittoresque demeure intéressante à plus d'un titre

À l'instar de la tour Saint Rémy, les maisons aux pignons élevés offrent à la composition un décor tout en verticales jusqu'au tout premier plan à droite de la scène. Remarquons en particulier la maison à pans de bois travaillés qui ouvre l'actuelle rue de Sygognes sur la droite. Elle semble figurer un archétype de la demeure médiévale revisitée par le XIXe siècle, tandis que celle qui lui fait face, en brique (maison de la reconstruction de Dieppe au XVIIIe s.), surprend par l'étroitesse de son pignon.

La place est commerçante : toutes les maisons possèdent un auvent au rez-de-chaussée, et l'une a même déroulé un store de toile. Cela est prétexte à toute une activité humaine que le peintre a rendue en présentant de petits groupes disséminés harmonieusement dans l'espace de la place : commerçants devant leurs échoppes comme cette vendeuse de plantes à droite, installation sous de grandes ombrelles sur la gauche. Seule la disposition des personnages et l'abondance de paniers permet d'évoquer une activité commerçante, la nature des marchandises reste indéfinie.

Un élément majeur du décor est la fontaine qu'un soleil de fin de matinée vient éclairer. Deux femmes en coiffes traditionnelles et un homme viennent remplir leur jarres de terre cuite ainsi que leurs seaux de bois. Adossé au mur, un enfant passe le temps, tandis que sur le parapet supérieur, une vieille dieppoise converse avec un interlocuteur distrait. Stanfield a disposé sur le chemin qui mène au château quelques passants dont l'un peine en gravissant les marches muni de sa hotte, tandis que rue de Sygognes, un porteur d'eau fraîchement ravitaillé part en quête de clientèle.



DIEPPE DANS LES ŒUVRES DU MUSÉE

FICHE DÉCOUVERTE



Walter Sickert, *Les arcades de la Bourse quai Duquesne à Dieppe*, 1898.



Walter Sickert, *L'église saint Jacques, soleil couchant*, 1899.

Autour de l'église Saint-Jacques : membre du New English Art Club depuis 1888, c'est dix ans plus tard que Walter Sickert peintre familier des rues de Dieppe a représenté cette vue de l'angle de la rue Notre-Dame et du quai Duquesne. Considéré comme l'un des piliers de l'avant-garde artistique dieppoise en cette fin de XIXe siècle, il livre ici plus qu'une vue de la ville, l'atmosphère humide et sombre des petites rues autour de l'église Saint-Jacques, un quartier populaire qu'affectionnait le peintre. Ici, les tons bruns, ocres et gris, inspirés du peintre américain Whistler, et qui dominent jusque dans le ciel laissent supposer une fin de journée mouillée près des arcades de la Bourse, où s'attardent encore quelques silhouettes esquissées. La touche est large et le dessin librement construit d'un trait de pinceau noir.

De 1898 à 1905, période sombre de sa vie personnelle, il s'est plu, tournant délibérément le dos aux mondanités de la société balnéaire, à poser son chevalet à cet endroit précis qu'il a représenté soit en dessinant, soit en peignant, de nombreuses fois.

L'église Saint-Jacques fut aussi un motif de prédilection pour l'artiste. Dans cette peinture, Sickert joue avec le portail ouest éclaboussé par les derniers rayons du soleil couchant. Les éléments architecturaux se détachent en blanc-gris sur le fond roussi des plaques violentes du soleil qui envahissent le paysage entier, jusqu'au ciel que l'artiste éteint de larges traces grises. Cette association de tons fauves et gris donnent au tableau son étrange lumière.



Jacques-Émile Blanche, *Le Puits salé et le Café des Tribunaux*, vers 1929.

La silhouette de l'église Saint-Jacques se détache à l'arrière-plan de la peinture de Jacques-Émile Blanche. En cette fin d'après-midi estivale, le Café des Tribunaux irradie et impose sa massive façade blanche, couleur qui est reprise par les différents immeubles du centre urbain dieppois. La lumière est omniprésente, jusque sur les vêtements clairs des promeneurs et les stores des magasins. Jacques-Émile Blanche offre ici une profusion de couleurs éclatantes tempérées par la douceur du ciel normand. Cette toile respire le bonheur d'une journée d'été dans un lieu de villégiature où il fait bon s'attarder en terrasse et regarder l'animation des promeneurs en vacances : deux automobiles rouges témoignent de la modernité voulue dans cette toile.



DIEPPE DANS LES ŒUVRES DU MUSÉE

FICHE PÉDAGOGIQUE

QUELQUES REPÈRES

C'est en **1575** que le cosmographe François de Belleforest réalise un *Pourtraict de la Ville de Dieppe*. La ville est vue de la mer. Plusieurs intentions président à cette représentation d'ailleurs très « arrangée » de la cité :

- Témoigner de l'activité maritime, par le nombre de navires voguant sur la Manche,
- Valoriser les différents lieux de pouvoir dans la ville (églises, château, vicomté),
- Témoigner des défenses de la ville : fortifications, batteries et citadelle attenante au château.

Du **XVII^e siècle** nous sont parvenues deux vues cavalières de la ville, l'une signée **Clément de Jonghe datant de 1669**, l'autre d'**Isaac Sylvestre de 1680**. Ces témoignages iconographiques révèlent un port en eaux profondes peuplé de très nombreux navires et insistent sur les fortifications au sud de la ville, même si quelques erreurs de perspective subsistent.

En **1763**, **Joseph Vernet** s'installait à Dieppe pour y achever sa collection de vues de Ports de France, série de tableaux commandée pour les collections royales. Cette peinture reproduit au-delà de l'activité maritime, une mise en scène des différents métiers dieppois ainsi rassemblés pour symboliser la vie organisée autour de la modernité d'un port rapidement reconstruit après le **bombardement de 1694**. Cette œuvre emblématique aujourd'hui conservée au Musée de la Marine à Paris, restera la référence tout au long du XVIII^e. siècle et au-delà. Elle inspirera même les travaux des ivoiriers comme ce médaillon en bas-relief anonyme.

C'est précisément **au début du XIX^e siècle**, juste après les guerres napoléoniennes que les peintres anglais avides de pittoresque viendront en grand nombre représenter différents quartiers de la ville en veillant à installer dans le décor des scènes de genre dans lesquelles interviennent le peuple en activité. Citons **Bonington, Stanfield**, tandis que les artistes français comme **Garneray, Lebourg et Ozanne** préfèrent représenter le port.

L'empreinte de la Révolution Industrielle qui apporte au ciel dieppois son lot de cheminées et de fumées grises sera évoquée par deux peintres : **Isabey et Jules Noël**, dans deux panoramas très proches par la composition. Simultanément, la cité se transforme en ville balnéaire et les peintres avides de cette lumière particulière au ciel normand, ainsi que des couleurs changeantes du littoral vont arpenter l'éstran et les falaises afin de restituer ces impressions atmosphériques en peignant sur le vif. De grands noms fréquentent la cité : Monet, Renoir, Pissarro.

Walter Sickert et Jacques-Émile Blanche, ont su, le temps de quelques toiles tourner le dos à la mer pour évoquer de la ville, le premier, ses quartiers sombres et humides, le second, quelques scènes modernes de la vie citadine (cf. fiche découverte).



François de Belleforest, *Pourtraict de la ville de Dieppe*, 1575.



Médaille anonyme fin du XVIII^e siècle, *Le port de Dieppe* inspiré de l'œuvre de Joseph Vernet.



Maurice Louvrier, *Dieppe, l'avant-port*, vers 1930.



DIEPPE DANS LES ŒUVRES DU MUSÉE

FICHE PÉDAGOGIQUE

Parcours au musée, dans la ville : la visite au musée pour y découvrir Dieppe à travers le regard des artistes, s'accompagnera d'un parcours dans les rues de la ville, où déjà, quelques chevalets impressionnistes jalonnent les rues et les quais de la cité. Les élèves pourront s'attarder sur un point de vue, et l'utilisation d'un appareil photo numérique ouvrira cette activité de découverte et de mise en correspondance vers d'autres, plus créatives.



Robert Lotiron, *Le pont tournant*, 1921.

Voyage en ville : la classe rencontre pendant les cours, trois professionnels : un architecte, un photographe et un écrivain. Ces trois personnes vont, tout au long de l'année, sensibiliser celle-ci à une approche du bâti urbain, à la façon de le représenter, et d'en parler, afin de créer finalement une installation faite de photos et de textes reflétant l'identité de la ville « filtrée » par le regard des élèves. Approche artistique, avec le parcours au musée, approche urbaine avec l'itinéraire suggéré par l'architecte, approche iconographique avec le travail du photographe qui insistera sur les lois du cadrage, de la couleur, de la matière lors d'une ou plusieurs sorties en ville, approche littéraire avec l'écrivain qui aidera les élèves à mettre en textes leur parti-pris iconographique.

La restitution sous forme d'installation en volume permet d'exprimer une création collective sur un point de départ commun : représenter sa ville.

Cette activité est une proposition de la DAAC du Rectorat de Rouen.



Irène Reno, *Le quai Henri IV*, vers 1930. (© Musée National d'Art moderne).

La lumière, la ligne, la matière : un logiciel de traitement de l'image permettra aux élèves de travailler leurs prises de vue de façon plus personnelle : tout d'abord le cadrage, mais aussi la lumière, la couleur. Le quartier Saint-Jacques, par exemple pourra retrouver l'ambiance de Sickert, grâce à un traitement différencié des tons.

La matière, la ligne : l'eau du port, les falaises dans la ville seront travaillées en pensant à la touche de Camille Pissarro, aux lignes d'Eugène Boudin.

La mémoire persistante : Il s'agit pour l'élève, en faisant attention au point de vue et au cadrage, de traiter une photo prise dans la ville en y incrustant les traces d'une œuvre exposée au musée. Par exemple, le Café des Tribunaux de Jacques-Émile Blanche laissant la place à une terrasse moderne. Utilisation de la couleur ou du noir et blanc, collage, effets de matières, l'imagination fera le reste. Affiches, carnets de voyages peuvent être envisagés...



Albert Lebourg, *Le vieux port de Dieppe*, 1896.